

## Entretien avec Ysiaka Anam en résidence à la Villa La Brugère (mars 2021)

« J'ai toujours cru qu'être noire, c'est être gauche.

Il y a quelque part, perdue dans les trous d'une poche oubliée, cette certitude intime dont je n'ai pas réussi à me débarrasser.

J'avais oublié, presque, je crois, à quel point cette couleur me colle à la peau.

À quel point elle a pu créer *mal-aise*, dans ce temps de l'enfance où différence peut vite sonner comme difformité. »

(Ysiaka Anam, *Et ma langue se mit à danser*, début)

### Pourquoi écris-tu, Ysiaka ?

Il y a sûrement des raisons inconscientes. Pour ce qui est conscient, je dirais que mes motivations ont beaucoup changé selon les époques. J'ai commencé à écrire très jeune, dès l'école primaire. Je suis arrivée en France à 5 ans et, pour moi, ce que je vivais était sidérant : j'avais quitté un pays, son climat, ma langue maternelle, des liens familiaux et une certaine vision du monde. Écrire, c'était une manière d'avoir prise, de border cette expérience en déposant quelque chose d'un peu tangible, alors que ma tête était prise dans un vrai tourbillon. Évidemment je ne me disais pas ça quand j'étais enfant, mais écrire était un peu comme dire à quelqu'un ce qui se passait en moi. Comme on parle à un psychologue qui accueille ce qu'on vient lui déposer. Je me souviens qu'au collège, je me disais : « La feuille ne me juge pas. Je peux me livrer sans inquiétude. »

Beaucoup plus tard (j'avais plus de 30 ans), il y a eu ce que je considère comme un détonateur : ma rencontre avec Abdellah Taïa. J'avais énormément aimé son roman *Le Rouge du tarbouche* et, un jour où j'étais au restaurant avec une amie, je le vois à la table à côté de la nôtre. Je l'ai laissé dîner et, quand il s'est levé, je suis allée lui parler de son livre et de mon désir d'écrire. Il m'a dit : « Fais-le et envoie-moi ce que tu as fait ». Alors je m'y suis mise, je ne pouvais plus attendre car si je ne le faisais pas très vite, il m'aurait oubliée. En trois semaines, j'ai écrit le premier jet de ce qui allait devenir *Et ma langue s'est mise à danser*.

Même si c'était comme un rêve de petite fille – on peut écrire et en faire un métier – ce livre doit beaucoup à mon expérience professionnelle. Je suis psychologue clinicienne et, à l'époque, je recevais depuis un an et demi des femmes migrantes en consultation. J'avais envie de déposer quelque chose de leurs récits.

### *Et ma langue s'est mise à danser* n'est pas un roman autobiographique ?

Non. La narratrice me ressemble, elle est arrivée en France au même âge que moi, mais j'ai aussi intégré au livre beaucoup de ce que j'ai recueilli des femmes avec qui j'ai travaillé. Bien sûr, j'ai tout fait pour qu'elles ne soient pas reconnaissables, je n'ai gardé que des fragments et j'ai mélangé les histoires de plusieurs personnes.

### Ton activité d'auteure s'est donc nourrie de ton métier de psychologue. Est-ce que la réciproque est vraie ?

Oui, dans mes prises de parole, je choisis mes mots avec précision et je traduis les choses de manière imagée. Même si on est beaucoup dans l'interaction, je crois qu'il y a un lien avec mon activité d'auteure.

Depuis 3 ou 4 ans, j'interviens comme formatrice auprès d'organismes qui forment des travailleurs sociaux ou des professionnels de l'accompagnement. On organise des journées thématiques sur l'interculturalité et la migration. On y croise les apports de la sociologie, de la psychologie et de la littérature. La littérature est un formidable analyseur des processus liés à l'immigration et à ce qui y est lié. J'aborde aussi d'autres thématiques de psychologie plus générale, comme la vulnérabilité ou l'attachement.

Dans ces formations, je travaille souvent sur des textes de romans écrits depuis une expérience vécue par l'auteur, entre autofictions et romans. Ils servent de point de départ pour une discussion avec le groupe. Dans le domaine de l'action sociale, ceux qu'on entend le plus souvent, ce sont les sociologues, les psychologues, les politiques, les journalistes, etc. Il est essentiel de construire des récits à partir d'une pluralité de regards et de donner la parole aux personnes concernées, de ne pas les laisser être seulement objet du regard de l'autre. L'écrivaine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie met en cause le « récit unique », celui qui, en donnant de l'autre une image schématisée et stéréotypée, l'enferme dans des clichés et le prive de la liberté de se construire en tant qu'individu singulier. Je partage tout à fait cette analyse.

Mes deux activités – auteure et formatrice – se nourrissent l'une l'autre et elles m'ont permis de trouver un équilibre, pas seulement financier. Je crois qu'à un moment de ma vie, la reconnaissance liée au statut d'auteur a pu être un moteur pour l'écriture. C'est moins le cas aujourd'hui. J'essaie de n'écrire que si ça fait sens pour moi. J'ai eu besoin de faire une pause en fin d'année dernière, mais j'ai repris par envie de retrouver les personnages de mon nouveau projet.

**On reparlera de ce nouveau projet, celui sur lequel tu travailles actuellement à la Villa La Brugère, mais je voudrais revenir à *Et ma langue se mit à danser*. C'est un roman très dur dont le début donne tout de suite le ton.**

La dureté des mots renvoie à la dureté de l'expérience qu'elle évoque, qui commence avec les souvenirs de cette petite fille à qui on disait : « Tu ne peux pas jouer avec nous parce que tu es noire. » Le livre parle de la difficulté d'être une femme noire en France avec peu de représentations positives des personnes noires, notamment dans les médias : on est sans cesse confronté à des images dévalorisantes ou exotisantes. Mais la fin du texte évoque aussi la possibilité de retourner le miroir, pour comprendre que le problème ne vient pas de celui qui est la cible de ces représentations-là, mais de la société qui les produit.

**J'aimerais qu'on parle du titre : « *Et ma langue se mit à danser* ». Pour toi, quelle importance a la perte de la langue maternelle dans l'expérience de la migration?**

En simplifiant, je dirais que je pense et j'écris en français mais que je ressens dans ma langue maternelle. Je crois qu'elle demeure toujours la plus chargée en émotions.

Quand j'étais psychologue, j'ai reçu un jour le témoignage d'une femme d'Afrique francophone qui parlait très bien le français mais me racontait sa vie avec une telle froideur que c'était comme si elle parlait de quelqu'un d'autre. Je savais que la distance avec leur propre histoire est fréquente chez les personnes qui ont vécu un traumatisme, à tel point que, parfois, celui qui les écoute peut s'interroger sur la véracité de leurs récits. Mais j'ai eu l'idée de lui demander de me parler d'abord dans sa langue maternelle avant de traduire en français. Je ne comprenais pas ce qu'elle disait mais je voyais à ces moments-là à quel point son visage et sa voix devenaient expressifs. Je faisais là l'expérience de ce que je savais d'un point de vue théorique : la langue maternelle est la plus chargée au niveau émotionnel.

Moi-même j'ai pris conscience récemment qu'il m'arrivait souvent de « performer le bon français ». Je travaille à retrouver ma voix et des intonations plus naturelles.

Couper quelqu'un de sa langue maternelle, c'est l'amputer d'une part essentielle de lui. Beaucoup d'études montrent les carences que cela cause au niveau psychique (on peut notamment citer celles de Marie-Rose Moro ou de Pierre Bockel). Cela n'est plus à prouver aujourd'hui, et pourtant ça peine à être pris en compte en France.

**Comment as-tu écrit ce premier roman ? Tu avais une idée de ce à quoi il devait ressembler ?**

Je l'ai écrit très vite, sans être vraiment consciente de ce que je faisais. Je savais bien sûr ce dont je voulais parler : les effets de la migration sur l'intime et la transmission familiale. Mais je n'avais pas de projet conscient sur la façon de l'écrire. Ensuite je l'ai retravaillé, j'ai déplacé certains fragments mais j'ai gardé cette absence de continuité dans les éléments du récit, qui correspond à la façon dont je vois la vie.

**Tout ce que tu racontes, que cela soit arrivé à toi ou à d'autres, est écrit à la 1<sup>ère</sup> personne. Pourquoi ce choix ?**

Je n'arrive pas à me projeter dans un récit à la 3<sup>ème</sup> personne, celle d'un narrateur externe. Ce qui m'intéresse dans la mise en mots du réel, c'est qu'elle parte d'une subjectivité pleine, portée à la 1<sup>ère</sup> personne. Ce n'est pas sans lien avec ce que je disais tout à l'heure : j'aime que les personnes soient sujets de leur narration et non objets d'un regard extérieur.

**Les deux livres suivants sont aussi des romans écrits à la 1<sup>ère</sup> personne ?**

À propos du deuxième, *On avait enterré la mémoire*, on m'a dit que ce n'était ni un roman ni un recueil de nouvelles, ni de la poésie ni du théâtre. Je n'essaie pas d'entrer dans des cases ! Disons que c'est une rêverie poétique, que cela se passe entre réel et imaginaire, dans un territoire métaphorique. Par contre ce que disent les six narrateurs, qui sont un peu comme un chœur antique, est pour moi très réaliste.

Le cadre est un paysage de sable et d'argile. Une centaine de personnes – hommes, femmes et enfants – vivent là et marchent d'un lieu à l'autre sans savoir quelle est leur histoire ni même s'il y a d'autres hommes dans le monde. C'est un groupe d'une éternelle jeunesse car les vieux partent et disparaissent avant d'avoir transmis la mémoire du passé.

**Cela me fait penser à ce que disait le grand écrivain malien Amadou Hampâté Bâ : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». As-tu l'impression, toi aussi, d'être amputée d'une partie de ta mémoire familiale ou collective ?**

La phrase que j'ai mise en exergue de *On avait enterré la mémoire*, ce n'est pas celle-là. C'est une citation de René Char, tirée des *Feuillets d'Hypnos* : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »

Je ne suis pas amputée de ma mémoire familiale, pas plus que d'autres en tout cas. J'ai accès à différents récits de l'histoire familiale, notamment via mes parents et ma fratrie. Mais effectivement cette question de la transmission se pose de façon très différente quand on grandit dans un pays autre que celui de nos parents.

Quant à la mémoire collective – ce que j'appellerais la mémoire liée à la grande histoire –, elle a été coupée par de nombreuses choses, notamment par l'histoire coloniale.

**Reprends-tu ces sujets de réflexion dans *Frères de sel*, que tu es en train d'écrire ?**

De manière très différente : les 4 narrateurs appartiennent à 3 générations. La grand-mère, qui parle depuis la tombe et s'exprime un peu comme une conteuse, a connu la colonisation. Elle raconte les ruses et les mensonges qu'elle a dû inventer à cette époque. Sa langue, très créative, est un outil de résistance et d'enchantement du réel.

*Frères de sel* est aussi un livre sur la dispersion géographique d'une famille à travers plusieurs continents. Le récit, c'est ce qui permet de se reconnecter les uns aux autres.

**Quelle est la signification du titre, *Frères de sel* ?**

C'est un titre temporaire, il pourra bouger. Mais pour l'instant c'est celui qui me convient le mieux. L'histoire de ces 4 personnages est associée à la mer, aux larmes, et à l'amertume. Le sel rassemble tout ça pour moi.